

Moi Johnny, toi Tarzan

Poussant son célèbre cri et volant d'une liane à l'autre, Johnny Weissmuller est Tarzan sur les écrans de 1932 à 1948. Mais à Hollywood, les héros vieillissent mal. Frédéric Rossignol convoque un rêve américain qui tourne au crépuscule pathétique.

La célébrité, il la connut d'abord dans les bassins. Gamin, celui qui arrivait d'Europe centrale s'appelait encore Janos Weiszmeuller contracte la polio. Son médecin lui conseille de faire du sport. Ce sera la natation. Il ne tarde pas à devenir le plus costaud d'une bande de copains inscrits à l'Illinois athletic club de Chicago.

Aux Jeux olympiques de Paris en 1924, il décroche trois médailles en or et une en bronze. Quatre ans plus tard, à Amsterdam, deux autres en or. Entretemps, en juillet 1927, il devient un héros national en sauvant avec des membres du club une cinquantaine de passagers d'un bateau qui sombre dans le lac Michigan - il y aura tout de même 27 morts.

Vu son sourire radieux qui fait tomber les filles, sa bonne humeur qui le rend très populaire, Hollywood se dit qu'il y a un coup à jouer. La MGM s'apprête à lancer une nouvelle version de Tarzan, rôle athlétique et même aquatique dans plusieurs scènes.



Johnny Weissmuller (1904-1984) dans *Tarzan*. Photo DR

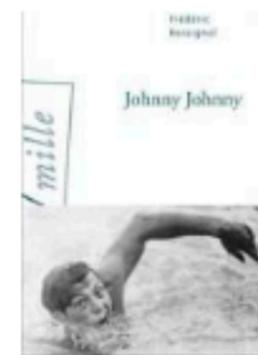
En avril 1932, dans une Amérique en pleine dépression qui a besoin de se changer les idées, *Tarzan, l'homme singe* remplit les salles. Les films s'enchaînent à une cadence folle. Avec des scénarios très inégaux et des dialogues écrits à la va-vite - à noter que le célèbre « Toi Jane, moi Tarzan » n'a jamais été tenu à l'écran mais par un Weissmuller ironisant lors d'une interview.

Au fil du temps, l'écart se creuse entre l'âge supposé de Tarzan et celui d'un acteur dont le corps s'épaissit peu à peu - l'absorption copieuse de whisky n'arrange rien. A 44 ans, après son douzième film (*Tarzan et les sirènes*, 1948), l'acteur est congédié. Il rebondit avec le personnage de Jungle Jim, seize films en six ans puis 26 épisodes pour la télévision. Mais même pour ce personnage, Weissmuller,

qui a passé le cap de la cinquantaine devient trop vieux. Il finit ruiné, croulant sous les dettes et les pensions alimentaires impayées.

Septuagénaire, il pousse son cri au Caesars Palace de Las Vegas

Vestige d'un cinéma d'avant-guerre, il surnage à 70 ans en se produisant au



Caesars Palace de Las Vegas : en surplomb de la salle du restaurant, il mime son célèbre cri diffusé en play-back. Abîmé par l'alcool, il est interné en hôpital psychiatrique d'où John Wayne et quelques amis parviennent à le faire sortir. On est en 1977 et Weissmuller a encore sept ans à vivre, dans l'amertume.

C'est un portrait d'Hollywood en Saturne dévorant ses enfants que décrit Frédéric Rossignol dans *Johnny Johnny*, autobiographie fictive (mais tellement juste) de Weissmuller. Un premier roman crépusculaire sur une industrie du spectacle qui dicte sa loi jusque dans les méandres les plus intimes de leur vie - lors de la promotion du premier *Tarzan*, Weissmuller est contraint de divorcer pour que les jeunes spectatrices puissent fantasmer sur lui.

Il donne aussi à lire une certaine version de *l'american dream*. Arrivé à New York dans l'entrepont de la troisième classe, ses parents disposant de 13 \$, Janos Weiszmeuller s'est fait un nom. « Une existence en cathédrale dont j'ai été l'artisan », lui fait dire fièrement Frédéric Rossignol. Par-delà sa ruine effective, elle perdure dans cette magie du cinéma dont les héros, eux, ne vieillissent jamais.

● **Serge Hartmann**

Johnny Johnny, Frédéric Rossignol, arléa, 208 p., 18 €